

Les Cahiers des dix



Le neuvième Fauteuil

Aristide Beaugrand-Champagne, Jacques Rousseau

André Vachon, S.R.C.

Number 51, 1996

60 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1012945ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1012945ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vachon, A. (1996). Le neuvième Fauteuil : Aristide Beaugrand-Champagne, Jacques Rousseau. *Les Cahiers des dix*, (51), 173–184.
<https://doi.org/10.7202/1012945ar>

Le neuvième Fauteuil

PAR ANDRÉ VACHON, S.R.C.

Aristide Beaugrand-Champagne (1876-1950)



Dès l'introduction du premier article qu'il publia dans *les Cahiers des Dix*, en 1936, et qu'il consacrait aux «Anciens Iroquois du Québec»¹, Aristide Beaugrand-Champagne sentit comme le besoin de dire quelles seraient la nature de son apport aux travaux des Dix, et la méthode qu'il mettrait en oeuvre pour appréhender le passé. Avec la modestie et la discrétion qui le caractérisaient, il se présentait comme «archéologue, au sens large et ancien du terme, c'est-à-dire celui qui n'est cantonné dans aucune discipline, mais qui les interroge toutes au besoin, quand il tente de résoudre de petites difficultés comme les historiens en abandonnent quelquefois par lassitude, le long des chemins de l'Histoire.» Aux historiens, les abondantes récoltes; lui, marchant derrière, ne voulait pour sa part que les

bribes négligées, qu'il recueillait avec soin, et dont il lui arriva de tirer le parti le plus ingénieux, et souvent le plus inattendu.

Archéologue «au sens large et ancien du terme», - l'archéologie étant entendue tout bonnement comme la science des choses anciennes, - Beaugrand-Champagne le fut également au sens moderne et spécialisé, puisqu'il poursuivit à Lanoraie, à partir de 1932, les fouilles pratiquées par Wintemberg en 1927. Il est vrai que, sans le témoignage postérieur de M^{sr} Olivier Maurault², l'on n'aurait peut-être rien su de ses travaux sur ce site, tant à leur propos il parle discrètement de lui-même: les fouilles «qu'on a pratiquées»...³ Il y avait pourtant exhumé nombre de «pièces intéressantes», dont le «grand vase apode iroquois» qui orne le frontispice du premier de nos cahiers, et qui en ouvre magnifiquement la collection⁴. Et c'est lui qui, par surcroît, identifia le village iroquois d'Agochonda avec Lanoraie⁵.

1. Aristide BEAUGRAND-CHAMPAGNE, «Les anciens Iroquois du Québec», *Les Cahiers des Dix*, I (1936), 171-199. - V. p. 173.
2. Olivier MAURAUULT, «Aristide Beaugrand-Champagne», *ibid.*, XVI (1951), 12.
3. Il pria un jour ses lecteurs de l'excuser de parler à la première personne dans un article, ce qui était à vrai dire inévitable, et «plus ennuyeux pour moi que pour mes lecteurs», écrivait-il. (Beaugrand-Champagne, «Le chemin et l'emplacement de la bourgade d'Hochelaga», *ibid.*, XII (1947), 126.
4. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, *op. cit.*, *les Cahiers des Dix*, I (1936), 173.
5. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, *op. cit.*, *les Cahiers des Dix*, XII (1947), 154.

Les Cahiers des Dix, N° 51 (1996).

Non seulement, pour résoudre les «petites difficultés» abandonnées «le long des chemins de l'Histoire», ce chercheur interrogeait toutes les disciplines, mais il en pratiquait plusieurs avec succès et sans se cantonner dans aucune, pour rappeler ses propres mots. Architecte, urbaniste et dessinateur par métier, Beaugrand-Champagne fit encore sa marque comme archéologue, «indianisant» (ethnologue), cartographe, héraldiste et numismate⁶. Sans doute fut-il, parmi les Dix, le plus original et le plus savant des membres-fondateurs.

Quoi qu'il en fût, je me garderai d'oublier qu'à son entrée chez les Dix, à cinquante-neuf ans, en 1935, Beaugrand-Champagne avait déjà fourni une longue carrière.

* *

*

Aristide Beaugrand-Champagne naquit le 27 novembre 1876, à Saint-Anicet, dans le canton de Goldmanchester, comté de Huntingdon. Il était fils d'Aristide Beaugrand, dit Champagne, médecin, et de Marie-Anne-Zélica Peltier⁷.

Professeur d'anatomie à l'École de médecine Victoria, le docteur Beaugrand voulut se rapprocher de Montréal, et s'établit à Lachine, où notre Aristide fut «élevé»⁸.

Aristide fils étudia d'abord au collège de Lachine, puis au collège Sainte-Marie, à Montréal, et chez des précepteurs. Ses études secondaires terminées, il devint «nouvelliste de journaux», puis rédacteur à l'*Écho de Lachine*. En 1898, il prenait le chemin de l'université Laval, où jusqu'en 1902 il étudia «l'architecture paysagiste et du bâtiment». Établi en 1902 comme architecte paysagiste et «dessinateur libre», il aurait fait, par la suite, un voyage d'études à Paris⁹.

Beaugrand-Champagne entra à l'École Polytechnique de Montréal l'année même de la fondation, en 1907; dès 1908, il y enseigna la construction générale. Il suivit la section d'architecture, quand elle fut intégrée à l'École des Beaux-Arts, en 1923, et, à sa mort, en 1950, il en était le directeur¹⁰.

Beaugrand-Champagne se révéla, dans son art, praticien habile et novateur. C'est à lui, par exemple, qu'on doit Saint-Michel de Montréal, qui serait la première église construite en béton. Il édifia encore, en béton, l'église de Swanton, au Vermont, et la cathédrale d'Amos, au Québec. Usant d'une autre technique, c'est lui encore qui réalisa, à Montréal, l'élégant chalet du Mont-Royal.¹¹

6. Marie-Claire DAVELUY, dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (RHAF), IV (1951), 581. Ailleurs, cet auteur souligne la compétence particulière de «l'obligeant héraldiste» qu'était Beaugrand-Champagne (*Ibid.*, VI (1952), 280).

7. Ces renseignements et une partie de ceux qui suivent sont tirés de *Biographies françaises d'Amérique*, Montréal, 1952, 595.

8. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, *op. cit.*, *Les Cahiers des Dix*, XII (1947), 145.

9. *Le Devoir*, 19 décembre 1950, 3; Maurault, *op. cit.*, 11.

10. *Le Devoir*, 19 décembre 1950, 3; Maurault, *op. cit.*, 11.

11. MAURAUULT, *op. cit.*, 11.

Je dois ajouter que Beaugrand-Champagne était membre des deux associations d'architectes du Canada et du Québec; qu'il siégea à la commission d'urbanisme de la ville de Montréal, dont il assumait la présidence antérieurement à 1942; qu'il fut nommé au sein du Comité de conservation du moulin de Vincennes; qu'il fut, enfin, cofondateur et rédacteur d'une revue, *la Maison moderne*¹².

Sur un autre plan, Beaugrand-Champagne fut membre, dès 1916, et vice-président, de 1941 à 1949, de la Société historique de Montréal; membre aussi et vice-président de la Société d'archéologie et de numismatique; membre de la Société des Dix depuis 1935; et membre-correspondant de l'Institut d'histoire de l'Amérique française dès après la fondation, en 1947¹³.

Beaugrand-Champagne appartient encore, dans les années vingt et trente, à deux sociétés qui le menèrent tout droit chez les Dix, et dont je dois maintenant parler.

* *
*

Dans une entrevue qu'elle accordait à deux de nos confrères¹⁴ le 18 juillet 1995, Mme Corbo, ancienne secrétaire d'É.-Z. Massicotte, raconte qu'elle connut Beaugrand-Champagne: «de la taille à peu près de M. Massicotte», - qui était «assez gras, pas grand et costaud», - «mais peut-être un peu plus mince», c'était, ajoute-t-elle, «un monsieur sérieux», et «gentil, vraiment».

Beaugrand-Champagne et Massicotte ne se rencontraient pas qu'au bureau des Archives judiciaires de Montréal. Une fois par mois, en principe, ils se rendaient chez Victor Morin, à Saint-Bruno, pour le «gueuleton» de «la Rosse-qui-dételle». De cet ordre équestre fondé par Morin, faisaient également partie Ægidius Fauteux, Jean-Baptiste Lagacé et Alfred Laliberté. Selon Robert Baillargeon, neveu de Fauteux, interviewé par nos deux confrères le 18 juillet 1995, il était d'usage, parmi ces chevaliers, de «célébrer par des chansons et des cris»; on «y allait fort», et, par surcroît, on «y prenait un coup». Chacun détélaît... alors, et «lâchait son fou», - sauf Fauteux, paraît-il, dont ce n'était point «le genre». L'on voyait même Massicotte, pourtant d'un naturel réservé, y prendre «beaucoup de plaisir», au point, affirme Mme Corbo, d'en avoir «mal aux cheveux» une semaine durant¹⁵.

La deuxième société dont fit partie Beaugrand-Champagne, et qui dura jusque dans les années quarante, avait pour nom «la Fourchette joyeuse». Robert Baillargeon, qui en attribue la fondation à Fauteux, nomme douze membres de cette «fraternité», dont quatre Dix de la première génération (Morin, Beaugrand-Champagne, Fauteux, Mgr Maurault) et un de la deuxième (Léon Trépanier). Moins exubérants que les chevaliers de «la Rosse», les confrères de «la Fourchette joyeuse» se réunissaient une fois par mois, eux aussi, le dimanche et chez l'un d'entre eux à tour de rôle. Comme chez les Dix au début, c'étaient les épouses qui préparaient les repas. On a gardé le souvenir d'un dîner chez Beaugrand-Champagne, en octobre 1937, auquel s'étaient rendus sept confrères, dont Morin, Fauteux et Trépanier. C'est peut-être à cette occasion qu'un convive décrivit «la Fourchette joyeuse» comme «l'Académie rationnelle de la bonne chère»¹⁶.

12. *Loc. cit.*

13. *Ibid.*, 12; Lionel GROULX, dans RHAF, I (1948), 629.

14. Jean SIMARD et Gilles GALLICHAN.

15. Entrevues de Mme CORBO et de Robert BAILLARGEON.

16. Entrevue de Robert BAILLARGEON.

Si Morin avait fondé «la Rosse-qui-dételle», et Fautoux, «la Fourchette joyeuse», ce serait encore Morin, secondé par Gérard Malchelosse, qui aurait fondé, en 1935, la Société des Dix¹⁷ où Beaugrand-Champagne le suivit aussitôt, avec, entre autres, son ami É.-Z. Massicotte, dont il était l'émule, dit-on, par sa connaissance du territoire montréalais¹⁸.

* *
*

Dès son arrivée chez les Dix, Beaugrand-Champagne entreprit la rédaction d'une série d'articles sur les anciens Iroquois du Québec, dont il étudia successivement l'organisation sociale, le régime politique, les croyances, les maladies et la médecine, la stratégie, la tactique et l'armement, sans oublier la poterie. Pour lui, Hochelaga et les anciens Iroquois étaient indissociables; aussi consacra-t-il un article au «peuple d'Hochelaga», et deux aux origines lointaines de Montréal. Mais l'on doit porter une attention particulière à son étude, impressionnante, de 1947, «le chemin et la bourgade d'Hochelaga», dans lequel il donne la mesure de ses connaissances et de ses talents exceptionnels.

Cet article, admirable pourtant, ne fit pas l'unanimité chez les Dix. Morin, qui s'intéressait de très près à l'histoire de Montréal, se trouvait en désaccord, sur quelques points, avec Beaugrand-Champagne, comme en témoigne Raymond Douville:

Un soir ... se déroula un orageux débat entre Victor Morin et Beaugrand-Champagne qui cherchaient l'un et l'autre à situer l'endroit précis où Jacques Cartier mit pied à terre en débarquant à Hochelaga. Cartes et documents en main, étalés sur la table de travail de Malchelosse et sur le plancher, chacun y allait de sa théorie et la discussion devint tellement animée que leurs collègues redoutaient que ne se produise une rupture définitive entre les deux antagonistes. Mais non, sur le coup de onze heures, tous deux s'en allèrent à pied vers leur domicile, bras dessus bras dessous, et nous apprîmes à la réunion suivante qu'ils avaient continué la discussion chez Beaugrand-Champagne jusqu'à quatre heures du matin. Sans résoudre le problème évidemment.¹⁹

«Le problème», l'un et l'autre prétendait le résoudre en sa faveur, et toutes les occasions étaient bonnes de rentrer dans la lice. Car, non seulement les deux confrères ne s'entendaient point sur le lieu du débarquement de Cartier, mais chacun soutenait sa propre thèse sur l'emplacement de la bourgade iroquoise d'Hochelaga, dont Beaugrand-Champagne ne doutait point qu'il l'avait découvert. Aussi, quand Morin publia sa *Légende dorée de Montréal*, Beaugrand-Champagne en signa-t-il une recension louangeuse, mais non dépourvue - *in cauda venenum* - d'un brin de malice:

Il aurait été souhaitable que l'auteur eût pris son parti de certaines découvertes qui l'ont toujours chagriné, mais contre lesquelles on ne peut que s'incliner: il aurait ainsi évité de décrire deux emplacements de la bourgade d'Hochelaga, attendu qu'il n'en a toujours existé qu'un seul.

17. C'est ce qui ressort d'une entrevue accordée à Alfred Ayotte par Victor Morin («Les Dix», *Le Devoir*, 26 octobre 1935).

18. MAURAUULT, *op. cit.*, 12.

19. Raymond DOUVILLE, «La Société des Dix après un demi-siècle. Son histoire, ses membres, son oeuvre», *les Cahiers des Dix*, XLV (1990), 227.

M. Morin a depuis longtemps «gagné ses épaulettes», comme disent nos gens; il vient de leur ajouter une autre barre, espérons qu'il y a encore de la place pour en ajouter d'autres.²⁰

M^{gr} Maurault nous apprend que, dans cette querelle, Montarville Boucher de la Bruère, autre Dix de la première génération, partageait les vues de Beaugrand-Champagne, mais non point Ægidius Fauteux²¹.

On était en débat sur ces questions depuis 1930, année où Gustave Lanctôt revint soudain sur une étude de Beaugrand-Champagne, publiée en 1923²², selon laquelle Cartier avait atteint Hochelaga, non point par le Saint-Laurent, mais par la rivière des Prairies. «Que faut-il penser de cette thèse», demandait Lanctôt, qui se montra impressionné, et peut-être même admiratif, - mais c'était à la première lecture:

Au premier abord, je l'avoue, elle [cette thèse] séduit par sa nouveauté et sa hardiesse, par la clarté de sa formule et les connaissances topographiques de son exposé. De plus, elle semble fournir une explication sans laquelle nous restent obscurs certains passages du récit de Cartier. À la lire isolément, elle sollicite fortement l'adhésion. Malheureusement, si on la relit, avec les documents en main, son argumentation faiblit, car on s'aperçoit que, sous son dogmatisme, elle repose sur des assertions hasardées, des coordinations de textes distincts et une lecture trop hâtive des pièces. Elle est contredite à chaque point par une étude minutieuse des relations et complètement réfutée par les cartes contemporaines, témoignage essentiel dans une question topo-géographique.²³

«Évidemment», de conclure Lanctôt, la thèse de Beaugrand-Champagne «ne solutionne rien»²⁴. «Non seulement [elle] ne soutient pas la confrontation avec les documents et les cartes, mais elle a contre elle, en outre, d'insurmontables objections.» Des objections, Lanctôt en soulève quatorze, ce nombre pouvant suffire, écrit-il quoique la liste n'en soit pas complète.²⁵

Beaugrand-Champagne estima que, pour répondre à l'attaque de Lanctôt et démontrer hors de tout doute la justesse de sa thèse, il lui fallait «plus que jamais» trouver l'emplacement exact de la bourgade d'Hochelaga²⁶. Déployant ses vastes connaissances de la cartographie et de la topographie, voire de la géologie, se fondant sur les moeurs iroquoises, qui lui étaient familières, et sur son expérience de l'archéologie, recourant enfin à de savants calculs auxquels l'avait habitué sa profession d'architecte et d'urbaniste, Beaugrand-Champagne oeuvra longtemps et avec une inlassable patience. «Il travaillait minutieusement, témoigne l'abbé Groulx, voyageait,

20. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, dans RHAF, IV (1950), 128.

21. MAURALT, *op. cit.*, 12.

22. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, «Le chemin d'Hochelaga», *Mémoires de la Société Royale du Canada* (MSRC), 1923, I, 17-24; et Gustave Lanctôt, «L'itinéraire de Cartier à Hochelaga», *ibid.*, 1930, I, 115-141.

23. LANCTÔT, *op. cit.*, 115.

24. *Ibid.*, 141.

25. *Ibid.*, 139-141.

26. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, *op. cit.*, les *Cahiers des Dix*, XII (1947), 126. - Beaugrand-Champagne note, qu'une indication de la carte Harléienne suffisait à accréditer sa thèse: eût-il emprunté le Saint-Laurent pour se rendre à Montréal, Cartier n'aurait pu avoir connaissance d'une rivière qui sur la rive nord se jette dans la rivière des Prairies, et que signale pourtant la carte. (*Ibid.*, 130s.). Mais Beaugrand-Champagne voulait une preuve plus étoffée - et plus décisive - que celle-là.

se renseignait sur place, étudiait avec soin topographie et toponymie; et ne se décidait à écrire que son carnet rempli et ses dossiers bien en ordre.»²⁷ Il lui fallut dix-sept ans d'observation, d'études et de réflexion, avant d'écrire enfin: «Le temps de répondre est maintenant venu.»²⁸

Dans son étude de 1947 sur le chemin et la bourgade d'Hochelega, Beaugrand-Champagne reprit d'abord - intégralement - son article de 1923 sur la route empruntée par Cartier pour atteindre Hochelega, tant il était sûr de sa thèse, pourtant élaborée avant la publication de la carte Harléienne, dont Lanctôt, lui, s'était servi en 1930, mais sans voir qu'elle donnait entièrement raison à Beaugrand-Champagne²⁹.

Puis, cherchant l'emplacement de la bourgade iroquoise, Beaugrand-Champagne examine d'abord la thèse voulant qu'elle se trouvât «au sud de la rue Sherbrooke, entre Mansfield et Metcalfe», où pourtant l'on n'avait jamais conduit de fouilles, mais seulement creusé une cave en 1860 et exhumé «des vestiges de foyers de campement, des fragments de poterie, quelques squelettes et, tenez-vous bien, des morceaux de fer!» Il n'eut pas de mal à démontrer, par une étude topographique qui tient compte des habitudes iroquoises, et par de savants calculs fondés sur les données de Cartier, qu'il n'y avait pas, dans l'emplacement étudié, - tant s'en faut! - l'espace nécessaire à une bourgade de l'importance de celle d'Hochelega, et qu'au demeurant l'endroit ne se prêtait absolument pas à pareille occupation. Il vit plutôt, dans les restes qu'on y avait exhumés, les vestiges d'un campement algonquin de 1646.

Se laissant guider par le témoignage de Cartier et par la carte Harléienne, qui montre la bourgade d'Hochelega au flanc d'une montagne, Beaugrand-Champagne orienta sa recherche vers le Mont-Royal. Il étudia minutieusement le terrain, relevant les sources et les ruisseaux. Mettant en oeuvre ses vastes connaissances des Iroquois, et en particulier de leurs habitudes relatives à l'établissement des villages, il finit par fixer l'emplacement d'Hochelega sur le «plateau de pierre qui va de l'entrée du cimetière protestant au rebord de la falaise qui borde l'avenue Maplewood, et depuis l'avenue Pagnuelo jusqu'à l'avenue McCullough, dans la ville d'Outremont.»³⁰

Le terrain ainsi préparé, Beaugrand-Champagne répondit enfin, avec une impitoyable concision et une logique sans faille, aux quatorze objections soulevées contre sa «thèse» par Lanctôt. L'une après l'autre, elles furent réduites en poussière, et Lanctôt, qui livra tant de combats et qui jamais ne se rendit, resta, de ce jour, à jamais silencieux sur le «chemin d'Hochelega».³¹

* *

*

27. Lionel GROULX, «M. Aristide Beaugrand-Champagne», RHAF, IV (1951), 610.

28. BEAUGRAND-CHAMPAGNE, *op. cit.*, *Les Cahiers des Dix*, XII (1947), 115, 160.

29. Par exemple, la carte Harléienne montre le village d'Hochelega à gauche du «fleuve» de Lanctôt, et par conséquent hors l'île, quand il était incontestablement dans l'île, et à gauche de la rivière des Prairies (*Ibid.*, 144 s.).

30. «Nulle part ailleurs aurait-on pu trouver un emplacement aussi avantageux par la salubrité du lieu, sa facilité d'accès, la proximité du bois de chauffage, la présence de l'eau potable en tout temps de l'année, et, par-dessus tout, par cet incomparable poste de vigie du sommet de la montagne, aisément accessible de cet endroit et qui permettait à ces aigles qu'étaient les Iroquois, de surveiller de leur repère le fleuve et les rivières, les ravins et les plaines, sur lesquels s'exerçait jalousement leur hégémonie.» (*Ibid.*, 127s.)

31. Le père Lucien Campeau et Claude Perreault ont l'un et l'autre donné raison à Beaugrand-Champagne, en endossant sa thèse selon laquelle Cartier arriva à Montréal par la rivière des Prairies (Lucien Campeau, «Sur les pas de Cartier et de Champlain», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, VIII [1963],

Aristide Beaugrand-Champagne mourut subitement, à Montréal, le 16 décembre 1950. Jacques Rousseau allait lui succéder.

Jacques Rousseau (1905-1970)*



- S. André Vachon, vous êtes membre de la Société des Dix depuis 1970, quand vous avez succédé à Jacques Rousseau.
- V. Plus précisément, je suis devenu membre des Dix en 1968, en qualité de dauphin. Je n'avais pas encore à écrire d'article, mais j'assistais aux réunions. À chacune, Jacques Rousseau me taquinait, en affirmant que je scrutais sans arrêt les visages des confrères, pour deviner lequel «lèverait les pieds le premier», comme il disait, et me céderait son fauteuil.
- S. Est-ce que c'est aux Dix que vous avez rencontré Jacques Rousseau la première fois?
- V. Non. Je l'ai connu peu après son arrivée à Laval en 1962. Je dirigeais alors, à Québec, le *Dictionnaire biographique du Canada*. Or, c'est par l'intermédiaire de George Brown, directeur général du *Dictionnaire*, que je rencontrai Rousseau. Ces deux-là se connaissaient, puisqu'ils avaient écrit ensemble une introduction au premier volume, sur les Amérindiens. Je l'ai un peu mieux connu en 1964, année où je donnais un cours sur la Nouvelle-France, en remplacement de Marcel Trudel, qui venait de quitter l'Institut d'histoire de l'Université Laval pour Ottawa. Je l'invitai à quelques reprises à parler des Amérindiens à mes étudiants. En outre, je mangeais souvent avec lui, le midi, à la salle à manger des professeurs. Il s'y trouvait en effet une table commune, autour de laquelle se rencontraient fréquemment les membres des Dix qui enseignaient à Laval. Aussi Rousseau me connaissait-il assez bien. C'est à sa suggestion, du reste, que j'ai été élu dauphin de la société, en 1968.
- S. Parlez-moi un peu de son tempérament. On a dit de lui qu'il était assez combatif?
- V. C'était un homme combatif, certes, et un homme qu'il fallait toujours convaincre. Or, discuter avec lui était un exercice difficile, un corps à corps épuisant, d'autant que Rousseau était aussi d'une grande intelligence. Le nordiste Louis-Edmond Hamelin a pu écrire: «Il était un homme entier, volontaire, sans compromission. L'erreur de certains

30; Claude Perrault, «La découverte de Montréal par Jacques Cartier», RHAF, XX, 2 [sept. 1966], 251). Quant à Marcel Trudel, pour qui Beaugrand-Champagne écrivait l'histoire «avec les seules forces de son imagination», il donne raison à Lanctôt. (Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, I [Fides, Montréal et Paris, (1963)], 97, 161). Au demeurant, l'éminent historien ne paraît pas avoir lu l'article de Beaugrand-Champagne de 1947. Son propos sur Hochelaga à l'époque de Cartier en a beaucoup souffert, à mon avis.

* Incommodé temporairement par un problème de vue, André Vachon n'a pu écrire le texte qu'il souhaitait sur Jacques Rousseau. À la place, et compte tenu qu'il a personnellement bien connu son prédécesseur, André Vachon nous a donné une entrevue que nous reproduisons ci-après. Cette entrevue a été faite à Québec par Jean Simard, le 11 octobre 1996. (NDLR). La photo montre Jacques Rousseau à la sortie du lac Payne, le 6 août 1948. (Collection François Rousseau)

était de penser que l'on pouvait jouer avec son opinion. Il n'acceptait pas que l'on puisse même imaginer qu'il soit complaisant. Il savait être au combat, seul contre tous s'il le fallait. C'était un homme des Croisades. Mais ce savant acceptait le dialogue, un dialogue serré et épuisant certes; à plusieurs moments importants dans le développement du Centre d'études nordiques, des conversations ininterrompues, de cinq à six heures, s'établissaient entre lui et moi. Jacques Rousseau exerçait et tenait à exercer son droit de parole¹.
- On ne saurait mieux décrire cet aspect de Rousseau.

- S. Comment était-il de sa personne?
- V. Rousseau était fortement charpenté; pas très grand, mais costaud. Quand je l'ai connu, il boitait un peu, à la suite, je crois, d'un accident circulatoire. Il avait l'air plus vieux que son âge, à cause de ses cheveux blancs. Mais, intellectuellement, il avait conservé toute sa verdeur, toute sa vivacité.
- S. C'est le corps qui avait été touché, et pourquoi? Parce que dans le nord il avait connu le froid?
- V. Il s'était trop dépensé, peut-être. À pied ou en canot, il se transportait lui-même, n'étant pas homme à demander de l'aide, et encore moins voulait-il dépendre d'autrui. Non point par orgueil, mais parce que chacun doit porter sa charge. Il ne voulait pas de privilège. Il n'était pas non plus un homme de convention. Je ne me souviens plus de l'avoir vu en chemise et cravate, par exemple. On le voyait plutôt en gilet de laine, me semble-t-il.
- S. Parlez-moi un peu de sa carrière.
- V. Il obtient son baccalauréat de l'Université de Montréal, en 1926. À l'Institut botanique, fondé par le frère Marie-Victorin, il prépare jusqu'en 1928 une licence, puis un doctorat en sciences qu'il décroche en 1934. Entre temps, il fait des stages aux États-Unis: aux universités de Cornell (1931 et 1933), du Nouveau-Mexique (1932), du Vermont et de Harvard. En 1935, il est nommé professeur agrégé de l'Université de Montréal. Et, en 1938, il devient assistant-directeur et administrateur délégué du Jardin botanique de Montréal, puis directeur en 1944, à la mort de Marie-Victorin. Au reste, il fut administrateur presque toute sa vie. Il resta au Jardin botanique jusqu'en 1957, après quoi il passa deux ans, à titre de conservateur, au Musée de l'homme, à Ottawa, emploi qu'il quitta en claquant la porte. On lui avait fait des promesses, a-t-il écrit, mais on voulait d'abord qu'il adhérât à une société occulte, sans doute la franc-maçonnerie. En suite de son refus, on aurait vidé son poste de tout contenu. J'ai lu un article où il raconte avoir passé une heure avec le premier ministre Diefenbaker, qui lui aurait offert «un autre *job*». Or, pour Rousseau, il n'était pas question de *job* mais de justice. Par la suite, il saisit toutes les occasions de protester et de réclamer une enquête sur ce qui s'était passé. Il voulait en quelque sorte laver sa réputation. En 1959, il partit pour Paris, où il enseigna à la Sorbonne pendant trois ans. Il revint à Québec en 1962, pour répondre à l'invitation de M^{gr} Louis-Albert Vachon, recteur de l'Université Laval, et occuper le poste de directeur de recherche au Centre d'études nordiques, où je l'ai connu.

1. Louis-Edmond HAMELIN, «Jacques Rousseau», Québec, *Le Soleil*, jeudi, 6 août 1970.

- S. Il a été tout près de 19 ans au Jardin botanique comme administrateur de la recherche, mais il s'est surtout fait connaître comme chercheur?
- V. Il a mené une carrière incomparable de chercheur. Je ne saurais résumer son itinéraire aussi bien que l'a fait Louis-Edmond Hamelin dans l'hommage qu'il lui a rendu à son décès: «Allié au frère Marie-Victorin, il a commencé sa carrière comme botaniste mais, comme en toute chose, il le fut au maximum. À lui seul, il a découvert cent espèces de plantes nouvelles et, au moins, huit entités universelles ont incorporé le qualificatif de Rousseau dans leur appellation; un tel hommage est chose rare. Ses explorations ont commencé face à son petit pays du Moyen estuaire du Saint-Laurent avant de s'étendre au golfe du Saint-Laurent et à l'île d'Anticosti; à partir de 1944, elles se sont prolongées dans le Nord. La botanique, par l'étude de la toundra, a conduit M. Rousseau à faire l'une des premières études canadiennes sur un sujet qui se développera plus tard sous le nom de périglaciaire. Petit à petit, au cours de sa carrière, le chercheur est devenu ethnobiologiste, ce qui lui a permis de traiter, souvent sans équivalence au Canada, de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la toponymie, de la linguistique [...] En fait, ce chercheur n'acceptait pas d'ignorer quoi que ce soit d'une chose. Sa curiosité était sans limite et il prenait des notes sur tout».²

Pierre de Grandpré a, lui aussi, décrit Rousseau, chercheur polyvalent et homme de synthèse: «Jacques Rousseau peut faire penser à Charles Darwin dans la mesure où il est un naturaliste complet, dont l'attitude spontanée est d'embrasser un territoire dans une vue synthétique comprenant la botanique, la zoologie, et souvent la climatologie et la géologie. C'est ainsi que la description d'une région [...] constitue une merveilleuse petite synthèse d'histoire naturelle, un microcosme où botanique et zoologie se compénètrent intimement et dont les descriptions aboutissent presque toujours à l'homme qui informe cet habitat».³

Rousseau a étudié la botanique au sud, puis au nord, ce qui l'a amené à s'intéresser aux Amérindiens. Plus superficiel, et moins polyvalent, il serait passé à côté d'eux sans les voir. Non. Tout en restant un botaniste, il diversifiait constamment ses centres d'intérêt. Sa venue au Centre d'études nordiques, par exemple, en est une preuve.

- S. Il y a une manie chez certains intellectuels qui consiste à opposer l'activité de terrain et de cabinet chez un chercheur. Peut-on dire que Rousseau était plus l'un que l'autre?
- V. Il fut l'un et l'autre. Homme de terrain, il le fut éminemment, en particulier comme explorateur. «Son esprit frondeur, rappelle encore Hamelin, le poussait à être le premier à faire les choses [...] En canot, il a réalisé des expéditions pénibles, en rapport avec les techniques du temps, mais qui ne sont pas étrangères à son vieillissement précoce. Peu de gens avant lui, s'il y en a eu, ont traversé le col de l'Ungava arctique. Du côté oriental du Nouveau-Québec, une expédition sur le George, cours d'eau tristement célèbre, lui a fait voir les derniers campements des Naskapis régionaux. Malheureusement pour le Québec, une partie encore importante du relevé de ses expéditions reste sous forme de

2. *Loc. cit.*

3. Pierre DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. 4, p. 335, cité par Gaston BERNIER, «Jacques Rousseau», Québec, *Le Soleil*, jeudi, 6 août 1970.

manuscrit»⁴. Ce même Rousseau lisait beaucoup, consultait les archives et dépouillait les vieux traités de botanique. Si, pour lui, les bibliothèques et les archives existaient, le terrain et les gens n'en existaient pas moins.

- S. Lorsque Jacques Rousseau a été admis parmi les Dix en 1951, je suppose qu'il s'est mis à l'histoire puisque *Les Cahiers des Dix* est une publication d'histoire?
- V. C'est moins de l'histoire qu'il faisait, que de l'anthropologie. Rousseau regardait, écoutait et questionnait les Amérindiens, pour ensuite les décrire. Dans ses cours, toutefois, il avait tendance, me semble-t-il, à transposer dans le passé ce qu'il avait observé. En tant qu'historien, cela m'agaçait un peu. Il est vrai que les sociétés amérindiennes ont évolué lentement, mais, d'après ce que je savais de leur histoire, ces transpositions ne correspondaient pas toujours à la réalité. Quoi qu'il en soit, 12 des 19 articles qu'il a publiés dans *les Cahiers des Dix* portent sur les Amérindiens.
- S. Que pensez-vous de lui comme écrivain?
- V. Je dirai d'abord qu'il a beaucoup écrit. J'ai déjà vu une liste de ses travaux qui comptait une soixantaine de pages. Comme le rapporte Gaston Bernier, la *Bibliographie de la péninsule du Québec-Labrador*, publiée par Alan Cooke et Fabien Caron en 1968, compte à elle seule 160 titres de Rousseau⁵, qui par ailleurs a collaboré à une cinquantaine de revues scientifiques. «Les textes sont solides, écrit Hamelin, car peu de chose parvenait à lui échapper. Et il y a le style. La langue riche et agréable de l'auteur empêche toute lourdeur de venir ternir la masse de l'écriture»⁶. En fait, je me souviens, pour avoir vu certains de ses manuscrits quand j'étais éditeur, que Rousseau ne figolait pas ses textes. Il s'exprimait clairement du premier coup, et ne se répétait pas. Il dactylographiait lui-même son premier jet, auquel il apportait des ajouts en rouge, parfois si nombreux que le texte en devenait à peu près indéchiffrable. Quand il nous les envoyait, ses manuscrits ressemblaient à des brouillons. On avait le sentiment, en les voyant, qu'il était toujours très pressé. À cet égard, je pense aux notes qu'il a laissées, à sa mort, pour l'édition des voyages de Kalm: bouts de papier de toute nature, écrits à la hâte, noircis de termes scientifiques et d'expressions latines, fort peu lisibles, au demeurant, et contenus dans une malle de collège. Madame Rousseau m'envoya tout cela aux Archives nationales, dont j'étais devenu le directeur. Elle voulait savoir si l'on pouvait en tirer parti. Un beau matin, je reçois la malle, qu'on range derrière mon fauteuil. Quand je l'ouvre, je me décourage devant ces bouts de papier. Heureusement, Guy Béthune et Pierre Morisset eurent la patience d'assumer le travail d'annotation de l'ouvrage, d'après ces bouts de papier⁷.
- S. S'il semblait si pressé, c'est sans doute que ses activités étaient variées? N'a-t-on pas dit qu'il participait à la vie de plusieurs sociétés?

4. HAMELIN, *loc. cit.*

5. BERNIER, *loc. cit.*

6. HAMELIN, *loc. cit.*

7. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Traduction annotée du Journal de route par Jacques ROUSSEAU et Guy BÉTHUNE, avec le concours de Pierre MORISSET, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977.



Jacques Rousseau dans le portage d'Opitchouane au lac Mistassini en 1944. (Collection François Rousseau)

- V. Son activité était variée et se situait à divers niveaux. Membre d'une soixantaine de sociétés savantes, il fut aussi, pendant 16 ans, secrétaire de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, — l'ACFAS. Par ailleurs, il a écrit, pour le journal *La Patrie*, quelque 70 articles de vulgarisation scientifique sur les Amérindiens, et, dans les années 40 et 50, il collabora à *Radio-Collège*, cette université populaire destinée aux auditeurs de Radio-Canada. Sur un autre plan, il a participé à la vie de nombreuses associations, soit à titre de conseiller (botaniste conseil à l'ONU, botaniste expert auprès des tribunaux canadiens), soit comme membre de conseils d'administration (Conseil provincial de recherches scientifiques, Fondation Marie-Victorin, Centre d'études amérindiennes de l'Université de Montréal, Jardin zoologique et Aquarium de Québec, Société canadienne d'histoire naturelle, Fédération horticole du Québec, Revue canadienne de biologie, Cercle universitaire de Montréal). — Voilà bien du travail, et de la variété!
- S. Quelle place tient-il finalement dans l'histoire de la culture?
- V. Je laisse à l'ancien éditeur des *Cahiers des Dix*, Clément Marchand, et à Louis-Edmond Hamelin la réponse à cette question. Marchand a rédigé à la mort de Rousseau survenue au lac Ourreau le 5 août 1970 une notice dans *le Bien public* de Trois-Rivières. Il lui semblait que le savant serait malheureusement bien vite oublié: «La société a toujours cultivé une superbe indifférence à l'endroit de ses plus authentiques savants et, d'une façon générale, de tous ceux qui, loin du bruit et à l'écart de la publicité, travaillent à son bien-être et à son avancement [...] Jacques Rousseau, qui vient de mourir, n'a pas échappé à cette loi égalitaire qui ramène les vrais grands au rang des humbles, quand vient l'heure de prendre congé [...] Avec Jacques Rousseau, le naturaliste, l'ethnographe, le philologue, vient de disparaître l'un des esprits les plus universels que le Québec ait produits»⁸. Heureusement, les craintes de Marchand auront été de courte durée. Louis-Edmond Hamelin écrivait en effet, de son côté: «dans le Nouveau-Québec, un site archéologique, un "pic", probablement un lac (ancien lac Payne) sont de son nom. En outre, annonçait-il, je vais suggérer au conseil de direction du Centre [d'études nordiques] de désigner désormais "Jacques-Rousseau" l'une de nos stations de recherches au Nouveau-Québec»⁹.
- Cette reconnaissance, Jacques Rousseau l'avait pleinement méritée.
- S. Merci, André Vachon.



André Vachon est né à Québec, le 2 décembre 1933. Il a été archiviste aux Archives de la province de Québec, professeur à l'Université Laval, directeur adjoint du *Dictionnaire biographique du Canada / Dictionary of Canadian Biography*, directeur général des Presses de l'Université Laval, directeur des Archives nationales du Québec et titulaire de la Chaire d'études acadiennes de l'Université de Moncton. Il est membre de la Société des Dix depuis 1968.

8. Clément MARCHAND, «Mort d'un savant québécois». *Le Bien public*, Trois-Rivières, 21 août 1970.
 9. HAMELIN, *loc. cit.*